

Ma maldonne

J'avais les yeux fermés et pourtant ils me semblaient grands ouverts. C'est souvent le cas la première nuit à bord. Il faut qu'on dorme, et rien à faire. Un écran fait défiler le pire et le meilleur de nos tripes en trois dimensions. Parfois le film laisse entendre la voix des personnages, parfois c'est la nôtre qui tourne en boucle. Quand arrive le moment de se mettre en action, ouvrir les yeux donne l'impression d'un nettoyage de vitre à la raclette, un frottement sec et froid sans le parfum acidulé de citron du détergent.

Je limite le café parce qu'après je fais trembler les plateaux. On a bien assez avec le tangage et le roulis, on est pas obligé en plus de se mettre des handicaps. On a déjà certains collègues pour ça...

Quelques heures que je suis passée du clair-obscur de l'extérieur à l'obscur-clair du garage. C'est toujours par là que l'équipage embarque sur notre ferry. On est tous excités et dégoutés de remonter à bord. Revoir la trogne des uns, s'acquitter de raconter sa semaine aux autres pour pas passer pour un sauvage. Je me demande toujours quelle fable je vais leur raconter. Ça leur plaît souvent mes histoires, allez savoir pourquoi ? Peut-être qu'elles sont d'autant plus fausses que j'y crois. Ça doit être fascinant une vie pareille. Moi, j'en sais rien, c'est la mienne. J'ai pas de recul, je vous dirais ça quand je serais morte. Il paraît qu'on voit tout défiler à ce moment-là. Ça me promet un bon moment de rigolade à entendre les autres.

Il faisait grand beau et maintenant il fait grand noir. Trois pas dans le garage et c'est parti pour une semaine de lumière artificielle, de bruit de soufflerie et de sol instable. On est tous là parce qu'on aime bien... on est tous là parce qu'on est fou !

Les collègues matelots sont déjà en tenu de camouflage orange fluo. Grâce à eux on pourrait manger à même le car-deck malgré les centaines de voiture qui passent par jour pour assaisonner le steak-fritte.

- « Salut les gars !
- Ouais.
- Passez une bonne semaine ?
- On te dira ça à la débarque.
- Faites pas la gueule, regardez il fait beau dehors.
- Ben chrais mieux à la pêche tu veux dire. »

Ils sont toujours trop mignons, mais il faut que je précise quelque chose d'important : je suis une fille. Et à part les taiseux, et il y en a beaucoup parmi les matelots, ou ceux qui parlent par économie de syllabes, leurs tatouages de femmes les cuisses écartées et leurs manières sont comme les caresses qui pourront jamais te faire, ça les rend agressifs ou gueulards. Moi, je trouve ça drôle et touchant.

Les ascenseurs sont pris d'assaut. Personne ne veut embarquer, mais c'est la guerre pour rejoindre sa relève et atteindre sa cabine. C'est le métro parisien aux heures de pointe. Heureusement ça ne dépasse jamais la demi-heure de supplice. Chacun y va de sa tactique pour que ce soit plus confortable. Certains passent la demi-heure à monter et descendre sans jamais pouvoir sortir au bon pont. Quand on y parvient, on est tout transpirant, limite la bave aux lèvres. Presque en rampant on atteint sa relève qui voudrait éclater de joie parce qu'elle débarque mais qui est de mauvaises humeurs parce qu'elle est épuisée.

Moi, je suis au service hôtelier, j'ai pas de responsabilité et même pas de caisse à compter, alors c'est vite fait. A peine un clin d'œil à celui que je vais délivrer :

- Vous allez en chier cette semaine, me dit-il dans un rictus vengeur. On a fait des 1100, mais vous faites trois 1400 d'affilé.

C'est toujours sympa de s'encourager entre collègues. La règle d'or à bord c'est si ça tourne pas rond, c'est la faute de l'autre bordée. Si t'as compris ça, ton travail te semble plus léger. Y a plus rien pour s'essuyer les mains : c'est la faute de l'autre bordée. La coursive est dégueulasse : c'est la faute de l'autre bordée.

Tu as quelqu'un sur qui te défouler et ça roule mieux !

Après ceux qui se connaissent pour avoir fait équipe à bord sur d'autres bateaux ou se connaissent de la terre discutent un moment... pour échanger sur les derniers potins. Là, c'est la foire à l'escargot. Ça bave tellement qu'un jour le second capitaine a dû renflouer les ballasts in-extremis : l'équipage dégoulinait de ragots sur le bord au soleil et le bateau commençait à prendre sérieusement de la gîte. Il a fait fermer leur gueule à tout le monde et à envoyer les matelots à la pompe sous la surveillance des officiers qu'on appellera les gants blancs pour ne pas se tromper sur le rôle de chacun.

Les relevés sont partis comme des dizaines de malfrats ayant commis le même forfait. A dans une semaine ! Et une semaine c'est court, mais ça peut-être très long.

Une fois que ton poste t'a été confirmé, que ton chef t'a dit à quelle heure tu devais ramener tes fesses avec le sourire et que t'as revu ton équipe de galère motivée, tu peux rejoindre ta cabine, ton pass à la main pour une petite sieste les yeux fermés-ouverts.

Faut pas croire : ton équipe, tu l'aimes. Ton équipe, c'est une partie de toi en plusieurs. Tu ries avec, tu pleurs avec, tu râles avec, tu rassures avec, t'insultes avec. Si y en a un qui a un bobo, on a tous le bobo. Certains sont les chefs râleurs, d'autres les chefs rassureurs, mais on endosse toujours les diverses

fonctions tout au long des traversés. Ça fait du mal et ça fait du bien. C'est une famille, la vie à bord. Ça, c'était pour la séquence sentimentale, dans les faits, ça gueule un point c'est tout. Le sourire, c'est pour les clients... ou pas.

Ainsi suis-je dans ma cabine. J'ai chaud tandis que je sens un courant d'air froid sur mon dos. Vérification de la température ambiante : tout est clair.

Je pose ma valise. J'allume la lampe de tête de lit. J'éteins la lumière générale. Je la rallume, j'ai oublié de regarder l'état de la salle-de-bain que je partage avec une autre partenaire de l'équipe hôtelier. Ça semble correct. Les précédents occupants nous ont laissé l'ensemble dans un état propre. Je ne sais pas encore qui j'aurais comme voisine. Il y a beaucoup de saisonniers qui défilent, nous sommes au cœur du cyclone, le service des ressources humaines nous placent et déplacent comme des pions sur un jeu de stratégie dont ils sont les seuls à connaître les règles. Chaque semaine, on tremble ou sommes soulagés : j'rest', et toi ? Ouais moi aussi, par contre y a Greg qui bouge. Merde, y vont nous met' qui à la place ?

Je referme la porte, ré-éteins la lumière, m'assois, m'allonge, jamais autant eu envie de rien faire !

Je règle mon réveil au cas où j'arriverais à m'endormir. Je ferme les yeux, impossible de fermer mon cerveau.

Quand je suis en veine, j'écoute les bruits du bateau : les pas sur la moquette des coursives, les portes qui claquent, les tentatives avorter pour un matelot de parler doucement... Mais comme on vient d'embarquer, j'ai envie d'encore un peu de chez moi.

Il faut que je vous dise une chose avant de continuer. En tant que petit personnel de la compagnie, je suis dans une cabine sans sabord. Je suis dans une des travées du milieu et de chez moi aucun coup de canon ne pourra être tiré. Cela peut sembler triste... aucune ouverture vers l'extérieur que celle de son cœur ou de son imagination. Détrompez-vous. Pour ce qui me concerne, j'ai déjà pris

l'ascenseur social dans la compagnie, ce qui m'a valu pendant une petite semaine d'avoir cet accès à la lumière. Et bien, j'étais tellement fatiguée qu'à chaque fois, je fermais store et rideau pour obtenir un peu de répit. Un seul bienfait cependant : la lumière rassurante de la lune. Mais là, ce serait tellement romantique à décrire que ça me donne envie de vomir.

Alors avec mon envie de chez moi, j'éteins toutes les lumières. Puis je ferme les yeux. Ouverts ou fermés, cela n'a pas vraiment d'importance, la cabine est plongée dans l'obscurité. Noir sur noir.

A mes oreilles, les écouteurs de mon casque blanc. Le souffle pénètre jusqu'à mes tympanes. Quelques gouttes de notes immergent mon cerveau. Quintet in E-flat, Op.44-In modo d'una marcia de Schumann et je quitte les flots. Le violoncelle remet de l'ordre dans cette légèreté. Le violon fait le lien. Ils n'arriveront pas à se mettre d'accord jusqu'à la fin et on les remercie de tant de contradictions qui nous font oublier les nôtres.

Je ne sais plus si mes yeux sont ouverts ou fermés. Lorsqu'il sera temps pour moi de rejoindre mes frères de tempête, j'irai d'un pas léger et rien n'entravera ma bonne humeur.

Pendant ce temps, y en a qui bosse. Les matelots ont commencé leur chorégraphie du matelot. Il parque les autos envoyées par le second-cap aux différents ponts. Ils effectuent pour cela des indications de direction à suivre en agitant bras et mains, et pour moi, on dirait qu'ils dansent.

D'autres membres d'équipage accueillent les premiers passagers. Welcome board et tutti conti. Les gants blancs enfilent leurs gants.

Il est 15h30 et les premiers passagers commandent des steaks-frites pour le goûter, ce qui nous laisse toujours perplexe, nous petits français !

Le réveil sonne. Il est temps d'y aller. Je fais un tour pour dire bonjour à ceux que je n'ai pas vu à l'embarque. On est contents de se voir, on a le cœur gros de ne pas être parmi les nôtres. Tout le mystère réside dans ces deux états.

Et pendant une semaine, la même chanson des anciens : Ouais mais si tu bossais à terre, ça serait pas mieux ; ouais mais une semaine, c'est bien ; ouais mais une semaine à terre c'est court ; ouais mais ; ouais mais...

Nous les petits saisonniers, on se nourrit de ça : ça nous rassure, ça nous enrage.

Le premier service est terminé. Je rejoins ma cabine. Je me mets à l'aise.

Oui, il faut savoir que nous sommes tous en uniforme : par sécurité et par respect de l'image de la compagnie.

En ce qui me concerne, j'ai mes petits rituels : sous ma jupe, mon chemisier et mon gilet, j'ai des sous-vêtements magnifiques. C'est mon côté prestige de reine. Comme je ne suis là qu'en tant que petit personnel, je sais moi que je suis en vérité la plus précieuse de tous. Ça me donne de l'allure – même si il n'y a que moi pour y croire et pour le savoir.

Dans cette posture, quand tu croises un gants-blancs - nos maîtres à tous - laisse les te mépriser en te lançant un regard supérieur. Tu dois exprimer que t'aimerais bien qu'ils aient envie de te sauter, mais que tu sais que tu es trop méprisable, qu'ils ont les mains bien trop blanches pour ça, et tu le sais. Ça les conforte à leur endroit. Mâche un chewing gum vulgairement et parle leur de la dernière beuverie de la veille. Tu auras atteints le point de cafard minable qui seul te sied à leurs yeux pures.

Ce qu'ils ne savent pas, c'est que t'es vraiment abrutis par trois heures de service. Que tu peux à peine lever les bras après avoir porter je-ne-sais-combien de plateaux repas. Et que t'as franchement les boules parce que tu ne sais pas si tu pourras mimer une longue vue en rapprochant tes doigts ; former un tube avec tes mains et les placer devant tes yeux pour ton fils à ta prochaine débarque ; et que si tu y parviens, peut-être que tu resteras coincée dans une crampe

douloureuse, comme ça tout le reste de l'après-midi. Ah les pirates pourront se pointer, tu peux pas bouger de toute façon !

Donc oui abrutis, vous avez raison, on l'est les gants blancs.

Ces premières heures s'étaient écoulées sans que rien ne présage de ce qui allait se produire par la suite.

De retour dans ma cabine, je décide de m'allonger. Je n'éteins aucune lumière, je jette un œil par terre, il serait bon que je défasse ma valise.

Mon casque est à portée de main, je n'ai pas le goût d'écouter de musique pour l'instant. Je me contente du silence parasité du bord. Une force invisible m'écrase sur ma bannette. Mes membres lourds se meuvent avec difficulté. Je sens le mouvement du bateau dans mes reins, sur ma peau : l'eau, l'acier, les tissus de mes vêtements et ma chair ne font qu'un.

Un petit craquement survient tandis que j'apprécie cet instant de vacuité intense. Je n'y prends pas vraiment garde. Les torsions de la coque peuvent ouvrir de nouvelles micro-torsions dans la matière, comme si elle appelait à l'aide lors d'un nouveau déchirement. Mon corps continuait de s'abandonner lorsqu'un nouveau craquement retentit. Non point un craquement de métal ! Cela ressemblait à un craquement de tissu, de carton, de plastique ... et avait pour origine ma valise !

Je tentais d'affranchir mes membres de la somnolence dans laquelle ils s'étaient plongés. Je tournais la tête. Un couinement retentissait bien par intermittence.

Prête à me relever sans courage, un pied à terre et je me trouvais au-dessus de ma valise. Je saisis la fermeture éclair d'un côté et la fis coulisser délicatement le long de son rail jusqu'à atteindre l'autre bord. Une méfiance inattendue s'empara de moi, je décochai le couvercle d'un coup. Rien ne se passa. Mes vêtements étaient toujours à la même place. Aucun mouvement ni son de retentit jusqu'à lors. J'entrepris de soulever les premières couches de tissu : mes jupes d'uniforme, mes chemisiers...

- Aaahhh !

Me voici un bond en arrière. Pas plus de trente centimètres, ma cabine compte une surface au sol assez réduite.

Mon instinct de protection ne me mettait en rien à l'abri d'une attaque possible de l'être vivant que je viens de surprendre installée dans un projet manifeste de sieste au milieu de mes sous-vêtements grand luxe. Il a eu probablement aussi peur que moi et s'est enfouis encore sous une couche de vêtements pour réfléchir à ce qui pourrait se produire à présent tandis que je reprenais mes esprits en faisant de même.

Impossible ! La bête, le polope, un lapin se trouvait dans ma valise, cabine 113, pont huit du ferry en partance pour l'Angleterre. C'était à n'en pas douter une catastrophe !

N'importe quel animal, ça aurait pu être n'importe quel animal. Il a fallut que ce soit celui-là.

D'où vient-il ? La réponse fût aussi rapide à venir que le choc énorme. Il appartient à mon amie. Sa mère lui a offert ce léporidé pour son anniversaire le week-end dernier. Il a dû s'échapper de sa cage et se faufiler dans mon sac sans que je m'en aperçoive.

Croiser le voltigeur hollandais ne serait pas de plus mauvais augure que ces longues oreilles à bord. Dois-je rappeler qu'un lapin à bord d'un bateau, c'est un peu comme passer sous une échelle, porter du vert sur une scène de théâtre, croiser un chat noir ? ça porte malheur ! Sa seule évocation déchaîne des tempêtes. A cause de lui, on va couler, et mourir dans d'affreuses souffrances.

Réfléchir, réfléchir. Mon instinct de survie me dicte une seule solution, mais pour l'heure, je dois retourner travailler, servir desservir in english s'il-vous-

plait. Je range rapidement mes effets dans les espaces impartis afin que l'intrus ne souille pas davantage mes affaires et que le malheur ne s'y imprègne pas.

J'enferme le rongeur à double éclair et m'en vais par la coursive qui devait me conduire jusqu'au pont de destination.

Je dis bien « devait », car je me trompai et atterris plus tôt que prévu dans la zone passagers. Je retrouvai mon calme, souris et tentai de ne plus penser à cela avant la fin de mon tour. Je regardai malgré moi si rien n'avait changé dans la navigation. Je ne perçus rien d'anormal que des hommes chaussés de sandale par dessus des chaussettes et des femmes moulées dans les robes à fleurs façon tapisserie des années 1970. Le bon goût s'entretient chez nos voisins outre-manche, mais ne traduit point l'imminence d'un naufrage, sinon nous abandonnerions souvent !

Voilà ce que je décidai au cours du vide intersidéral qui emplit mon cerveau pendant que nos hôtes dinaient. Avant de descendre moi-même me restaurer au pont quatre, je remonterai au pont huit, rentrerai dans ma cabine, me saisirai de ma valise, rejoindrai le pont dix, ouvrirai mon bagage et laisserai errer l'animal jusqu'à ce que trop au bord, il s'abîme de lui-même au fond du rail.

J'espérais simplement ne croiser personne. A cette heure avancée, c'était possible. Je ne m'inquiétais pas plus, je trouverai bien une raison pour justifier de monter ma valise sur le pont supérieur à une heure si tardive. J'ajouterai seulement à la longue liste de mes excentricités ce comportement peu commun.

Tout devait se dérouler normalement. J'en étais à ce point de réflexion au milieu de mes aller-retour lorsqu'un des cuisinier me demanda si j'allais utiliser ma ration d'alcool autorisée par jour aujourd'hui. Je n'avais aucune envie de trinquer à ce moment-là. Je lui tendis ma clé pour qu'il aille récupérer mon badge dans ma cabine. Il pourrait récupérer une fillette de rosé à mon nom. Et

accumuler de quoi faire un apéro sympathique avec quelques membres de l'équipage.

A peine a-t-il tourné les talons pour s'en aller dans mon chez moi, je fus prise de panique.

- « Je dois m'absenter un instant, réussis-je à dire à mon chef de rang. »

Malgré la bataille qui faisait rage en salle, il ne s'y opposa que d'une moue renfrognée sachant que ce genre de requête était assez rare.

Ainsi j'atteignis la porte de ma cabine juste à temps pour y entrer à la place de mon toqué de cuistot qui s'étonna.

- « Je n'ai pas encore fini de ranger et ça me gêne que tu entres dans mon chez moi avec un bazar pareil. »

Je récupérai la carte et la tendis à mon collègue dans l'entrebâillement de la porte. Je le laissai filer et décidai de vérifier que mon lapin se trouvait encore dans sa cage improvisée. Le temps tournait et je devais retourner au plus vite en salle. J'ouvrais la valise. Plus rien à l'intérieur ! Combien de temps depuis que je l'avais installé ? Deux heures et demie. Pendant que je réglai son sort, il s'était carapaté en rongant sans vergogne le tissu – peu épais il est vrai – de mon bagage. Plus le temps, il faut que je redescende. Les effectifs étaient assez réduits pour qu'en peu de temps une marée humaine en vienne à bout de nous. Quatre à quatre les escaliers, je me jetai sans filet dans la houle affamée des passagers aux heures de pointe. Cela m'empêcha de trop réfléchir à mon compagnon de cabine. Il ne pouvait pas en sortir, c'était impossible. Rien ne pourrait empêcher l'application nocturne de mon plan. Ainsi, plus tard il fera rouge ou plutôt il fera nuit. Et c'est ce qu'il me fallait.

Le moment de ma pause arriva enfin. Je tremblai à ce point et mon corps n'exprimait tellement que des réflexes nerveux que je décidai de me rendre au carré pour reprendre quelque force avant d'entreprendre mon expédition. Plusieurs membres d'équipage étaient là. Un noyau d'uniforme émettait des sons plus bruyants que de coutume dans un coin. Je me rapprochai à pas de chat. Il s'agissait de l'anniversaire d'une hôtesse. Mon assiette à la main, je me mêlai au groupe pour transformer ma nervosité en joie. Le temps passa durant lequel j'en oubliai mes misères. Repue et reposée, je décidai d'accomplir mon dessein. J'avais scellé le destin du cadeau de mon amie et je ne voulais plus laisser courir de temps avant qu'il nous mette en danger et fasse se réaliser les malédictions qu'il portait.

Lentement je rejoignis mon antre. Nous arrivions dans quelques heures dans notre port anglais. A cette heure, nous nous trouvons en pleine mer.

Le sort devait en décider autrement. Cela ne pouvait évidemment pas se dérouler comme convenu : la bête était à bord.

A genoux sur la moquette je ne réussis pas à trouver l'animal. Ni de mes yeux ni à tâtons sous ma bannette pour la partie sombre et inaccessible dans mon petit espace.

J'en étais là lorsqu'on vînt frapper à ma porte.

- « Ça va ?

C'était un collègue, le factotum, « Monsieur bricolage du bord », avec qui je m'entendais bien. Il savait que j'étais rentré tard et m'avertis pour se distraire que le service Internet ne fonctionnait pas.

- Oui, qu'est-ce qui a ?

- Le radio se casse les dents, il comprend pas, tout est coupé. Quel bateau de merde.

- Ah c'est pour ça que les filles râlaient en bas.

Au carré, juste avant que je parte, quelques hôtesse insomniaques se rebellaient contre le poste de télé qui ne diffusait qu'une agaçante danse de fourmis en guise de mire.

- On sait pas d'où ça vient ! Mais je te laisse te coucher, t'as l'air crevée.
- Ouais, on verra demain.
- T'as apporté des bouquins au fait.

Autant me demander si je peux respirer sans oxygène !

- Je suis toujours en Amérique du Sud avec Sepulveda. Je te les prête dès que j'ai terminé. Après j'attaque Coloane, je trouve qu'il sied à merveille de lire ses aventures sur un bateau.

Le facto me tourna le dos en souriant. Je me fais souvent charrier sur ma manière de parler.

Retour dans ma tanière. Le lapin a bel et bien disparu. Il a dû se faufiler par un petit passage. Cet intrus à bord ne devait pas représenter tant de difficultés. Dans l'histoire qui m'a inspiré celle-ci, je devais seulement le cacher. Me voilà à tenter de le débusquer à présent.

Il a dû s'aider de ses incisives pour agrandir le trou qu'il me semble toucher au bout d'une plainte sous ma bannette. Avec une lampe torche, je devrais en avoir le cœur net. J'attrapai mon mobile et activai la fonction adéquate. Lapin était passé par ici, quelques poils gisaient sur une mauvaise découpe du contre-plaqué. Voici un indice de bien mauvais voleur.

Je m'écrasai dans une position inconfortable pour me rapprocher du passage. Peut-être était-il tout à côté et répondrait à mon appel.

Immobile comme un chat à l'affût, il me semblait l'entendre. A la répétition de son nom, il ne se passa rien.

Je ne savais plus quoi faire. Devais-je donner l'alerte ? Risquer ma place ? Le commandant ne me croirait jamais. Je pourrais commencer par le commissaire. Il en a vu des choses insensées, il n'y trouverait qu'une anecdote supplémentaire à raconter à ses petits enfants devant la cheminée durant ses longues soirées d'hiver. Et puis, un lapin... On savait bien qu'un oiseau nichait en ce moment même au-dessus de la salle aux machines à sous. Sans compter le guécko qu'une cabinière avait trouvé dans la salle-de-bain d'une cabine passager.

Sauf que dans mon cas, il s'agit de la bête, terreur de tous les marins depuis des générations. Sa présence augurait un naufrage certain. Je devais donc me débrouiller seule.

Je sortis de ma cabine. Où pouvait conduire la galerie que suivait mon animal ? Dans la coursive, je remarquai bien des bouches d'aération, des portes de placards électriques. Le silence de la nuit m'aida dans mes recherches. Sauf si ce fut le ronflement de l'occupant de la cabine voisine, ce que j'entendais ressemblait aux grattements possibles de ma proie.

Je ne connais pas les horaires de ronde des veilleurs, ni celles des matelots de quart. Si les uns ou les autres me surprenaient à quatre pattes, couteau à la main, en train de dévisser la plaque obstruant la sortie du monstre, je craignais la pendaison pour sabotage. Ce n'est ni un veilleur ni un matelot qui apparut le premier : le radio, mâchoire serrée surgit et affola mes réflexions.

Le radio ne remplit pas la fonction de télégraphe veillant aux communications entre Moscou et Washington comme je me le suis longtemps imaginé. Il n'avait pas de téléphone rouge dans son pc. Il avait la charge de tout l'électronique à

bord : de la gestion des caisses pour les règlements par carte bancaire à la connexion Internet sans oublier la maintenance des instruments de navigation. Plus d'autres choses qui me dépassaient sûrement mais qui lui avait fait perdre à mes yeux l'aspect romantique suranné de l'espion durant la guerre froide. Lui, détenteur de tous les secrets du bord après le commandant ; lui, peut être l'agent double dont il fallait se méfier.

Lorsque je lui demandai si son téléphone rouge était toujours en panne, il n'émit qu'un grognement et se baissa vers la même plaque d'où j'allais délivrer mon jeannot. La chance n'était pas de notre côté et si mon lapin avait un Dieu, je lui conseillai de commencer rapidement ses prières car son compte à rebours avant son grand final venait de commencer.

Le radio pesta car il n'avait pas le bon tournevis pour dégager la plaque. Il me regarda avec méfiance tandis que je ne paraissais pas vouloir bouger de la coursive. Trop occupé, il s'éloigna pour chercher le bon outil. Par chance il ne rameuta aucun de ses collègues pour régler le problème. Les radios sont des oiseaux solitaires. Ils ont des bourdons dans les oreilles.

Son départ me permis de courir vers ma cabine, d'y récupérer l'outil adéquat - et je le trouvai dans un cadeau enfant distribué avec un menu dans une cafeteria – traînant au fond de mon sac.

A quatre pattes sur la moquette j'entrepris de dévisser un des bouts triangulaires enfoncés dans la cloison. La première vis céda sans difficulté. Je devais me dépêcher. Le radio pouvait revenir d'un instant à l'autre. Il avait trouvé l'origine de sa panne et je commençai à comprendre, moi aussi, ce qui détraquait son système.

Impossible de retirer la seconde. J'y reviendrais après. Mon outil restait un jouet fragile. Je sentais le plastique se tordre sous la pression. Qu'il ne cède pas.

Non, mon embout s'est fendu, il me reste deux vis dont une particulièrement revêche. Prie plus fort petit lapin.

En enfonçant au maximum ce qu'il restait de mon outil je réussis à libérer l'ultime vis.

J'entends l'ascenseur : qu'il soit vide ou qu'il aille plus haut ! Les portes se sont ouvertes, j'ai eu le temps de me redresser et de cacher mon matériel derrière mon dos. Ouf, ce n'est pas l'espion qui venait du froid, mais mon hôtesse entourée de sa cours d'un soir : tu veux un verre de rhum ? Ma foi, volontiers, je crois que ça ne va pas me faire de mal un petit remontant dans mon cas.

Je les encourage à dégager vite fait sous prétexte qu'ils font trop de bruit. A peine partis, je m'accroupis, fis tourner la plaque, enfilai ma main, mon bras, touchai des câbles, des tubes, rien d'angora sous mes doigts.

L'oreille plaquée à la parois comme un perceur de coffre, je le percevais pourtant. L'agitation de mes doigts a dû l'intriguer car il s'avança pour les grignoter. Enfin, je le saisis par les oreilles, le posai et le coinçai entre mes cuisses pour l'empêcher de s'échapper à nouveau. Je fis pivoter la plaque sur la vis que je n'avais pas réussi à retirer précédemment. Une vis. Des pas résonnaient dans l'escalier. Deux vis. Le jouet tournait dans le vide une fois sur deux. Trois vis. Je terminai à la main et serrai comme je pu.

Debout, alors que poils blancs tentai d'entreprendre une nouvelle exploration, il se senti soulever dans les airs et glisser entre ma peau et mon chemisier. Le radio franchissait le seuil de la porte entre l'escalier et la coursive équipage.

Il a dû penser que j'étais insomniaque, mais ne rajouta mot : le radio a aussi des bourdons dans la bouche.

Enfin je vais régler son compte à l'affreux. Je devais cependant patienter que Monsieur Moscou terminât ses investigations. Je reconnais que cela pouvait lui prendre du temps : changer les câbles rongés n'était pas une simple affaire.

Me reposer avant d'accomplir mon forfait, rien de moins raisonnable. Où ranger mon civet ? S'il ne bougeait pas, le laisser dans mes habits semblait la meilleure

solution. Au pire je l'écrasais et s'il lui revenait l'envie de s'enfuir, je le saurais derechef.

Le radio officiait. Je dormais ; mon réveil calé sur l'heure fatidique qui sonnerait l'hallali de mon colocataire. Bonne nuit Roger, me permis-je. Prends des forces, c'est bientôt la fin.

Agir avant que le bateau ne se mette en branle. Dès potron-minet nous pointâmes, mon gibier et moi, le museau hors de notre repaire. La sonnerie de ma messagerie m'obligea à retourner sur mes pas. J'avais bien peu de message et je décidai d'aller découvrir qui avait pensé à moi avant de monter sur le pont. Soulagée, ce n'était pas une annonce publicitaire m'annonçant les incroyables soldes chez quelque enseigne bien attentionnée à mon égard. Mon amie. Elle a perdu Apsou. Apsou ? Elle est dévastée, elle s'était déjà tant attachée à lui ; lui avait aménagée sa cage... Elle était inquiète.

Bien, jamais elle ne saurait qu'il s'était invité en fraude dans mon bagage. Jamais elle ne saurait qu'il confirmerait la défaillance de son espèce en ne s'adaptant pas à son nouveau milieu. Jamais elle ne saurait qu'il avait échoué à la traversée de l'Atlantique à la nage, en solitaire. Jamais.

Apsou me regardait, confiant. Il avait bien dormi tout contre moi après sa petite balade nocturne. Il se sentait prêt à attaquer la baleine de mon soutien-gorge pour le petit déjeuner.

Halte-là rongeur des marais ! J'ai scellé ton destin et dans quelques instants je déclamerai ton mirologue.

Two decks up plus tard. Je me situe sur le pont hélicoptère. La mer ondule comme des seins à peine dessinés. La lumière du soleil bien décidée, envahit l'horizon. Personne sur le pont à cette heure-ci. Heureusement que nous ne sommes plus au temps de la marine à voile, j'aurais certainement trouvé le moyen de prendre un espar dans la figure comme Conrad, un de mes auteurs préférés.

Je m'approche des garde-corps. Dix ponts au total. Disons trois immergés. Sept bon étages : il n'aura même pas la possibilité de nager.

Je le sors de mon corset. La nuit a été courte, il me tarde d'en finir. Encore cinq bons jours à tirer. Il se balance au bout de mon bras au rythme de la longue houle matinale. Je le regarde dans ses yeux rouges. C'est ton heure l'ami.

Je m'appuis sur la rambarde repeinte de frais. Il se débat, sens que c'est la fin et s'anime comme un enfant à qui on a mis du poil à gratter dans le t-shirt. Il ressemble de plus en plus à un individu souffrant du syndrome Gilles de la Tourette. S'il pouvait m'insulter, il le ferait.

Comment suis-je capable, moi, la poésie et la douceur même, la candeur et le romantisme faite femme d'un acte aussi cruel ?

Il me revient à l'esprit que dans une vie précédente où j'oeuvrais dans l'action social, un monsieur d'un autre temps m'avait offert des pigeons morts pour me remercier de ce que j'avais fait pour lui. Dans un sac en plastique : six pigeons de ville ou de volière gisaient fraîchement en attendant que je décide de leur sort. Pourquoi je n'étais pas écoeurée tandis que ma collègue s'en allait se soulager de son petit-déjeuner, je ne le sais pas. A son retour, elle m'apprit : « Ça se voit que tu es de la campagne, tu n'es pas dégoutée par la mort. »

J'en étais-là de mes errances mentales quand mon voyageur imprudent me glissa entre les doigts, m'obligeant à une course matinale dont je me serais bien passée. Il avait bien compris qu'il se tramait des choses étranges d'un côté ou de l'autre de la surface sur laquelle il se trouvait. Un coin à l'abri, voilà ce qu'il cherchait. Je le suivais sans courir. Peut-être allait-il s'abîmer sans que j'y soies pour rien. Il se coinça derrière une bouche d'aération. Je l'attrapai sans difficulté. La voix de l'hôtesse retentit par les haut-parleurs. Elle annonçait le moment de sortir des cabines et proposait les services de petit-déjeuner. Pont auquel je n'avais plus que quelques minutes pour me rendre.

En deux secondes : le message désespéré de mon amie ; les yeux rouges de mon hôte inopportun ; le temps pressant. Je renfilais ma peau de lapin, fondis dans ma cabine ; lançai le pervers sur ma bannette en me convainquant que d'un endroit douillet, il n'aurait point désir de déserté ; et bondis retrouver mes anglais.

Lorsque mon service se termina. Les passagers débarqués et une nouvelle volée installée, je pus rejoindre mon chez moi de sept jours. Dans le noir, casque blanc, Apsou sur mon ventre je me laissai porter par Schumann. J'envoyais un message à mon amie : j'ai le colis, rendez-vous à la gare-maritime à quinze heures. Qu'elle soit discrète et qu'elle vienne seule, je lui remettrais sa drupe. Le sommeil me rattrapa et pour sûr le bateau coulera avant quinze heures. C'est écrit dans les croyances des marins.